

« Autant de façons d'être Québécois »
Entrevue avec David Homel

Martine-Emmanuelle Lapointe

Number 210, September–October 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17530ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lapointe, M.-E. (2006). « Autant de façons d'être Québécois » : entrevue avec David Homel. *Spirale*, (210), 31–33.

« Autant de façons d'être Québécois »

Entrevue avec David Homel

Propos recueillis par MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Écrivain, scénariste et traducteur, David Homel est aussi journaliste. Il a fait paraître des essais sur la traduction littéraire ainsi que cinq romans, tous traduits en français. Il a reçu en 1995 le Prix du Gouverneur général pour sa traduction du roman *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit (Why Must a Black Writer Write about Sex)* de Dany Laferrière. Les romans *Sonya and Jack* (1995) et *The Speaking Cure* ont respectivement mérité à l'auteur les Prix Millepages (France, pour la meilleure œuvre de fiction étrangère, 1995) et le Prix Hugh MacLennan de fiction (Quebec's Writers Federation, 2003).

SPIRALE — Cette entrevue s'inscrit dans un dossier qui porte sur les écritures anglo-montréalaises. Que pensez-vous de l'engouement récent de la critique disons « franco-québécoise » à l'égard de la littérature anglophone du Québec? Juste retour du balancier? Mouvement artificiel?

DAVID HOMEL — J'ai déjà abordé cette question à quelques reprises. Selon moi, on peut la considérer de plusieurs façons. Il est possible d'adopter une attitude, non pas cynique, mais réaliste en privilégiant, par exemple, le point de vue des médias. Cela nous amènerait à penser que les journalistes ont soif de nouveauté, qu'ils s'ennuient, qu'il leur faut une nouvelle catégorie à explorer, comme ce fut le cas avec les écritures migrantes de la fin des années 1980 jusqu'au milieu des années 1990. À cette époque-là, je faisais d'ailleurs des prestations en tant qu'écrivain immigrant transnational exilé. Et maintenant, on me considère comme un écrivain anglo-québécois.

Mais on peut aussi adopter une attitude plus généreuse, et voir cela comme une forme d'ouverture de l'adjectif « québécois ». En 1981, le gouvernement de René Lévesque a lancé le slogan « Autant de façons d'être Québécois » qui visait à intégrer les immigrants à la culture francophone. Parler de littérature anglo-québécoise, c'est se référer à une autre façon d'être Québécois. Tant mieux, non? L'intérêt de la critique pour cette littérature constitue peut-être aussi un juste retour des choses car la littérature canadienne est née à Montréal et s'écrivait en anglais. Trois générations plus tard, on reconnaît toujours que la littérature anglaise continue à se faire à Montréal.

Même si on voudra encore me lyncher, j'irai plus loin en disant que la littérature anglo-québécoise au sens strict n'existe pas. Il faudrait plutôt parler d'une littérature anglo-montréalaise. Et même la littérature francophone du Québec s'écrit surtout à Montréal. Je travaille au conseil d'administration du CALQ et l'on subventionne les régions en espérant que quelque chose s'y passe. Quand je dis « littérature anglo-montréalaise », j'inclus évidemment Saint-Lambert, Hudson où habite David Solway. C'est la grande région de Montréal.

De manière générale, il s'agit d'une bonne chose parce que le mot « anglo-québécois » réveille des tensions, au sens positif du terme, des tensions qui existaient déjà dans le mot « Québécois ». Il met à nu certaines contradictions, comme le fait de vouloir fonder une nation uni-ethnique en Amérique du Nord, ce qui va à l'encontre de tous les projets fondateurs nord-américains, de toutes les tendances historiques des Amériques.

SPIRALE — Vous faites se replier la littérature sur le politique. Pour vous, les deux semblent aller de pair.

DAVID HOMEL — Oui, en partie. Je ne me plaindrai pas de ne pas être lu à Montréal ou au Québec parce que je travaille en anglais. En même temps, les écrivains anglophones sont, pour reprendre l'expression d'Yves Beauchemin, « quelques cadavres encore chauds » aux yeux des gens qui pensent que le Québec est unilingue français. C'était le but de l'organisme Quebec Writers Federation de clamer l'existence de cette littérature, de briser l'isolement des écrivains anglophones. C'est pourquoi j'ai donné le titre « Littérature du voisin » à ma chronique de *La Presse* qui existe depuis 1999. Dans mon esprit, Montréal ressemblait à une rue où cohabitaient dans des appartements adjacents des écrivains anglophones et francophones qui ne se lisaient pas entre eux. Il y a eu à un certain moment des tentatives concrètes pour permettre la circulation des œuvres anglophones dans le milieu littéraire québécois. À l'époque de Trevor Ferguson, par exemple, Marie-Madeleine Rouault des éditions de la Pleine Lune publiait des auteurs anglo-québécois peu connus, Joel Yanofsky, Denise Roig notamment...

.....

Parler de littérature anglo-québécoise, c'est se référer à une autre façon d'être Québécois.

.....

SPIRALE — Ils étaient publiés en traduction. Mais sont-ils lus quand même par les lecteurs anglophones du Québec?

DAVID HOMEL — Oui, Joel Yanofsky a une existence publique grâce à *The Gazette*. Les gens se plaignent avec raison de n'être lus ni par leurs voisins ni par le pouvoir impérial de Toronto. C'est peut-être vrai. En juin dernier, je suis allé à la Book Expo, une sorte de foire commerciale pour les professionnels du livre, afin de promouvoir mon dernier ouvrage jeunes publics. Pour tous les libraires, j'étais un parfait inconnu. Était-ce parce qu'ils s'occupaient de la librairie Chapter's à London ou à Brampton? Ou parce que mes livres n'ont pas voyagé? Je ne sais pas. Le problème, ce n'est pas que nous ne soyons pas lus. Le problème, c'est que la littérature est une activité marginale. ▶

SPIRALE — Vous êtes pourtant publié à Toronto ou à Vancouver, des métropoles canadiennes. Donc, normalement, vos livres devraient circuler. Vous parlez de la marginalité au sens large de l'écrivain, du rétrécissement ou de l'atténuation de la parole littéraire dans la société contemporaine, et non pas uniquement de la situation de l'écrivain anglo-québécois, québécois ou canadien. Des chercheurs, des critiques, même David Solway, ont parlé du double exil, de la double marginalisation des écrivains anglophones de Montréal. Qu'en pensez-vous? Est-ce juste? Est-ce encore une fois une construction commode? Ou est-ce le lot de tous les écrivains, peu importe leur langue ou leur origine culturelle?

.....
**Montréal a toujours été pour moi
une ville tellement harmonieuse
et magique, quasi irréaliste.**
.....

DAVID HOMEL — Il est vrai que les médias locaux, et CBC avec ses prix littéraires, appuient les écrivains d'ici. On tente de créer une culture anglo-autochtone. Nous sommes loin de Toronto; impossible alors de miser sur le bouche-à-oreille. Mais si j'habitais en Saskatchewan ou à Vancouver, j'aurais sans doute la même impression. Nous ne sommes pas plus désavantagés qu'ailleurs au pays. Nous croyons l'être parce que nous sommes entourés d'un vaste réseau médiatique de langue française qui évidemment s'occupe davantage des artistes de langue française. On a donc l'impression d'être mis à l'écart.

SPIRALE — Que serait la différence entre un Cohen, un Richler, qui ont connu une fortune critique, une reconnaissance internationale, et un Solway ou un Homel, par exemple?

DAVID HOMEL — Cohen a été connu par le biais de sa musique. David Solway, pour qui j'ai un infini respect, a choisi une démarche très singulière, un langage très exigeant.

SPIRALE — On pourrait dire que votre interprétation de l'appellation « littérature anglo-québécoise » a un caractère presque citoyen, c'est-à-dire qu'elle répond à une nouvelle configuration sociale et identitaire.

DAVID HOMEL — Pourquoi pas? Pourquoi céder l'adjectif national à un seul groupe? Et pourquoi en priver les autres? Je suis en train de finir un roman qui se passe à Montréal. Et puis, le mot « anglais » et le mot « français » n'y apparaissent pas, car ils ne sont pas importants à mes yeux. Je regarde ces tensions avec un certain amusement, ces tensions qui n'en sont pas. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de penser à la polémique qu'a provoquée la publication de mon article dans *Le Monde*, sujet auquel Gillian Lane-Mercier consacre un article dans le présent dossier. J'avoue que cette polémique a réveillé beaucoup d'hostilité. Je n'ai plus le même sentiment à l'égard de certains écrivains qui se disaient mes frères ou mes sœurs.

SPIRALE — Je dois avouer que j'étais en désaccord avec plusieurs des affirmations qui figuraient dans votre article du *Monde*. Normal, le texte était voué à susciter des réactions, aurait dû donner lieu à un débat. J'ai cependant été très choquée par le ton de vos adversaires. Leurs propos étaient teintés de hargne, d'une haine curieuse. Traiter quelqu'un de médiocre, d'écrivain mineur au parcours erratique, il s'agit là d'accusations injustes.

DAVID HOMEL — Il faut surtout retenir deux choses de cette polémique. Premièrement, on a fait une lecture, je ne veux pas dire raciale, mais essentialiste, de mon texte. On ne m'accordait pas la même liberté d'expression qu'aux autres écrivains. On semblait me dire : tu n'es pas des nôtres. Et ça réveille en moi des sentiments primitifs que j'ai envie d'exprimer sur la place publique. Chaque fois que j'étais tenté de répondre, je me suis dit que j'attendrais mon heure. À la lecture essentialiste s'ajoute l'absence de débat. Comme ce fut le cas lorsque Michel Tremblay a critiqué le projet souverainiste. Victor Lévy-Beaulieu l'a même traité de trou de cul. C'est ainsi qu'on entame un débat ici. On ne peut avoir de discussion au Québec.

SPIRALE — Mais vous devez avouer que votre article contenait des affirmations provocatrices. La question de la littérature destinée aux lectrices, par exemple. En écrivant cela, vous deviez savoir que plusieurs écrivains allaient réagir.

DAVID HOMEL — Je le regrette car je l'ai écrit par esprit de dépit ou parce que j'ai l'impression d'être très peu lu par les lectrices.

SPIRALE — Pensez-vous vraiment que les écrivains masculins soient moins lus?

DAVID HOMEL — Oui, je n'invente rien. J'ai discuté avec des libraires, des éditeurs. Mais s'exprimer avec dépit est rarement élégant. C'était sûrement une erreur.

SPIRALE — Vous aviez pourtant écrit des choses similaires auparavant. Est-ce le fait d'avoir été publié dans *Le Monde* qui a autant fait réagir?

DAVID HOMEL — Non, parce que j'ai toujours été gentil, j'ai toujours été très positif.

SPIRALE — Je vous avais déjà entendu tenir des propos similaires. Il me semble que le fait d'avoir été publié dans un grand journal français et d'y livrer un portrait négatif de la littérature québécoise a vraisemblablement joué en votre défaveur. Il ne faudrait surtout pas avoir l'air médiocre aux yeux des lecteurs français. Il importe de faire bonne impression. C'est aussi ce qui s'est produit lorsque Richler a fait paraître son article « Inside / Outside » dans *le New Yorker*. On n'aurait peut-être pas réagi de la même manière s'il avait écrit dans le journal de Westmount.

DAVID HOMEL — J'ai déjà écrit dans des revues américaines sur les merveilles littéraires et sociales de Montréal. Personne n'a jamais rien dit. On était content parce que j'étais poli. Après des années de politesse, on a envie de dire autre chose. C'est curieux... J'ai été interpellé lors d'une émission de *Maison neuve en direct* consacrée à la biographie de Jacques Demers. Plusieurs personnes souffrant d'analphabétisme ont appelé pour raconter leur malheur. C'est ça un livre, un livre peut libérer. C'est ce qui importe. Je crois que j'ai piqué les gens dans leur fierté nationale en évoquant le problème de l'analphabétisme que nous refusons de voir, nous

Canadiens et Québécois. Yannick Resch a répondu en affirmant que je ne rendais pas compte des cinq niveaux d'analphabétisme. Et j'ai envie de lui dire, « *Listen sister* », vous vous leurrez, parce que tout le monde sait qu'il y a cinq niveaux, mais aucun de ceux qui souffrent d'analphabétisme léger ne va lire. Ces gens-là ne pourront pas acheter de livres.

SPIRALE — Vous avez parlé de votre dernier roman qui se déroule à Montréal. Comment représentez-vous Montréal? Voulez-vous en parler? Peut-être est-ce secret?

DAVID HOMEL — Montréal a toujours été pour moi une ville tellement harmonieuse et magique, quasi irréaliste. Et même si j'y vis depuis 1980, elle est toujours irréaliste pour moi. Son côté idéal s'impose. J'ai ce sentiment parce que j'ai vécu ma jeunesse dans un quartier frontalier de Chicago, où cohabitaient plusieurs groupes ethniques. C'était excessivement conflictuel. Quelques années après mon arrivée ici, j'ai vu un Noir marcher sur le trottoir en face de ma maison. Et j'ai dit à mes enfants, qui étaient très jeunes à l'époque, quand j'avais votre âge, dans ma ville, dans mon quartier, un Noir n'aurait pas pu marcher devant chez moi. Il aurait vécu des moments désagréables. Et pour s'épargner ces moments désagréables, il ne serait pas venu dans mon quartier. Montréal est une ville merveilleuse. Je suis retourné à Chicago en mai 2005 pour le compte de *La Presse*, et j'ai vu que la ville était beaucoup plus pacifique, comme tous les États-Unis d'ailleurs. Pour moi, Montréal est comme le royaume magique de Walt Disney.

SPIRALE — Lisez-vous des écrivains québécois?

DAVID HOMEL — Je viens de lire un livre qui est assez curieux, intitulé *De Niro's Game*. Il a été écrit par un Libanais qui s'appelle Rawi Hage. Il écrit en anglais, même si l'anglais est sa troisième langue. Et il écrit très bien. C'est très étonnant. Il y a toujours des surprises de ce genre à Montréal. Une littérature doit-elle se fonder sur une seule langue? Ne pourrait-elle pas aussi être bilingue, voire trilingue? Je lis régulièrement des auteurs francophones pour ma chronique de *La Presse*. Je lis aussi des scénarios. Je regrette de ne pas avoir encore lu *Nikolski* qui, paraît-il, est très bon. Mais j'ai surtout traduit un nombre assez important de livres québécois, ceux d'auteurs aussi différents que Monique Proulx, Dany Laferrière, et même Jacques Renaud... ☺

DOSSIER **WRITE HERE, WRITE NOW. LES ÉCRITURES ANGLO-MONTRÉALAISES**

Au-delà de la controverse : David Homel écrivain-traducteur anglo-québécois

par GILLIAN LANE-MERCIER

On se souviendra sûrement du tollé provoqué par l'article que David Homel a fait paraître le 17 mars dernier dans le prestigieux quotidien *Le Monde* sous le titre « La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation ». On se souviendra également de la polarisation, immédiate, des prises de position. D'un certain point de vue, tout cela était très sain, si l'on admet que la vigueur d'une culture se mesure, du moins en partie, par les débats et polémiques qu'elle favorise, de même que par la multiplicité des visions dont elle est le lieu de mise en circulation et d'affrontement. Mais d'un autre point de vue, en admettant que le fait de se jeter tout de go dans le vif du débat oblige le plus souvent à éviter les nuances et à privilégier les raccourcis, cette controverse n'était exempte ni des inévitables dérapages ni des inévitables angles morts qu'engendre, en règle générale, toute polarisation des positions. C'est pourquoi il est toujours intéressant, une fois la tempête passée et les esprits tant soit peu calmés, de revenir sur quelques-uns des arguments en vue non seulement de scruter les postulats silencieux qu'ils renferment, mais, surtout, de mettre au jour les questions non posées qu'ils soulèvent; questions qui, pour occultées qu'elles aient été, ont néanmoins contribué à orienter tout un pan de la polémique et sont, par là, porteuses d'une forte charge idéologique. Parmi ces questions éludées, une me semble particulièrement intrigante dans la perspective du présent dossier, à savoir celle, plusieurs fois esquissée sans jamais être abordée de front, qui porte sur la position et le rôle de David Homel et,

par extension, des écrivains anglo-québécois en général, par rapport à l'institution littéraire québécoise que tantôt on l'accuse d'attaquer, tantôt on lui sait gré de décrire avec lucidité. Car tout porte à croire que, au-delà des accusations et des défenses qui ont fusé de toutes parts, ce sont précisément cette position et ce rôle que l'on a cherché à interroger et à articuler, tout en évitant soigneusement de le faire. Pourquoi?

La controverse...

Afin de bien amener ici cette question informulée, avec toutes les implications culturelles, idéologiques et institutionnelles dont elle est susceptible de se lester, une rapide synthèse de l'article de Homel s'impose. Sollicité par *Le Monde* à l'occasion du